

frisson dont il me souvient après quelques jours ! Ainsi encore aux premières pages de *Waterloo*, lorsque, Napoléon revenant de l'île d'Elbe, et la garnison de Phalsbourg l'apprenant, on va, la nuit, sous la neige, ôter de l'étui le drapeau à l'aigle usée... Et maintenant vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, vous complaire dans votre formule apprise, parler de "dégénérescence militaire" et "d'abaissement national", — je vous mets au défi de nier la fièvre et martiale allure de cette œuvre qui court, bayonnettes en avant, comme un bataillon au pas de charge !

Ce n'était là qu'une des parties de cette œuvre vaste. Il en est d'autres moins en lumière, moins sujettes à controverse, moins bruyantes : à côté de *l'Invasion* il y a *L'Ami Fritz*, les contes à côté de *Waterloo*, et, en face de la massive *Histoire d'un paysan*, tous ces petits morceaux d'un art familier et narquois, d'une touche exquise et vraie, en qui vit tout entière, préjugés et labeurs, maximes et superstitions, l'âme rustique.

Vous me direz que nos deux auteurs, née dans une province vieille et pittoresque, ont été servis à merveille de légendes et de paysages. Mais il fallait débrouiller ces légendes, les éclairer et les amplifier ; il fallait grouper ces paysages : ils l'ont fait. Cinq ou six fois, au début, ils ont cherché leur cadre ailleurs, — pas bien loin, au Palatinat, dans la Forêt Noire, ailleurs pourtant. Ils ont demandé à Mayence, à Nuremberg, le cadre d'histoires fantastiques et saisissantes, — car, soit dit par parenthèse, toute notre littérature à hypnotisme procède d'Erckmann-Châtian : cet immense déploiement de prose tient en germe dans deux récits.

Ils ont donc, à plusieurs reprises, quitté leurs vallées des Vosges : ils y sont toujours revenus, et, de *L'Ami Fritz* jusqu'à *Maître Daniel Rock*, depuis les souvenirs enfantins du *Paysan* jusqu'à la tragique évocation de la dernière guerre, tout se passe entre Rhin et Moselle, tout est vosgien. Les légendes d'abord : c'est le fou Yégof, qui, la nuit, dit des incantations à sa bande de loups ; ce sont toutes ces lugubres histoires des vieux châteaux mangés par le temps ; ce sont, mises en style littéraire, mais avec la rondeur et la simplicité paysannes, tous les contes des veillées, aux alentours du Ballon d'Alsace et du Dunon. Comme paysage, les abords de cette ancienne forteresse, Phalsbourg ; des défilés, des forêts de sapins, les pentes de neige où dévalent les luges, les toits brillants qui reluisent au soleil, la fumée des bateaux montant avec l'odeur de la résine ; d'un côté, la plaine de Lorraine avec ses remous, — de l'autre, et jusqu'au Rhin, la blonde et fraîche campagne d'Alsace. Dans les creux, entre les mamelons boisés, près des rivières courantes où frétille les truites, près des auberges où l'on boit la bière, sur les places où chantent les noces toutes blanches et fleuries, un peuple vit qui est énergique, tenace, Allemand pour la force et Français par le cœur, — un de ces peuples en qui se mêlèrent deux races, et qui doivent à un tel croisement l'incomparable puissance de leur virilité. Ce peuple a gardé des mœurs, des croyances, des entêtements, des sagesse qui lui sont propres : les deux romanciers montrent tout cela. Ils ont, comme on dit aujourd'hui, "fouillé" leurs types : c'est l'ami Fritz souriant un peu solennel, fumant sa pipe ou inspectant sa cave avec des citations de la Bible, — l'ami Fritz, une création définitive, un de ces êtres comme Robinson Crusoé ou Gil-Blas, imaginaires, mais point factices, et dont l'art a fixé impérieusement les traits ; c'est l'instituteur pauvre au milieu des riches métayers ; c'est maître Daniel Rock essayant d'arrêter le chemin de fer et se laissant écraser sous l'insolent et aveugle progrès qui passe ; ce sont tous ses personnages secondaires, aubergistes, chasseurs, *schlitzers*, garde-forestiers ou bûcherons, et des docteurs de village, et des musiciens errant dans le pays : tous ont pris vie, couleur et voix ; nous les connaissons, — ce sont des hommes. Ni fantoches à attitudes, ni polichinelles à tirades, ni simples prétextes, ni entités chimériques, — les personnages de Erckmann-Châtian sont de la chair qui marche et qui parle.

Tout parle dans cette œuvre, les choses comme les hommes. J'ai dit en passant qu'elle était réaliste. Entendons nous : elle ne l'est point de l'en-

nuyeuse et pédantesque façon que vous savez. Elle ne s'appesantit point sur les descriptions oiseuses ; ce n'est pas de la photographie, — c'est de la vérité expliquant l'action. Qu'on nous montre la ferme de l'ami Fritz ou sa maison bourgeoise, les environs de Phalsbourg ou les villages blottis dans l'humidité des combes, c'est toujours avec clarté, dans la pleine lumière des traits arrêtés et sûrs. Je ne connais point les Vosges, mais je vois s'allonger les petits chemins aux murs de cailloux j'entends tinter ces sonneries, je me familiarise avec les choses dépeintes comme avec les personnages si véridiquement décrits. J'ai faim et soif en lisant la *Taverne du Jambon de Mayence* ; au début de la *Maison forestière*, j'enfonce les narines pour que l'odeur sylvestre entre mieux ; je m'associe aux confidences des amoureux, aux tristesses du *Joueur de Clarinette*, aux descentes de traîneaux qui fendent la neige et battent l'air ; je danse, avec Fritz Kobus, la valse allemande sur le rythme que joue son ami le vagabond, et qu'il emprunta, par une nuit d'été, aux roulades du rossignol ; j'écarquille les yeux pour voir apparaître les cigognes ; j'ouvre mon cœur tout grand en écoutant, dans le crépuscule, monter et traîner, retomber, puis rejaillir les notes d'un vieux lied mélancolique ; je souffre, je rêve, je suis joyeux, je me moque, je me mets en révolte, je m'attendris, j'existe et je respire avec ces pages... Je crois bien qu'on n'en peut dire plus, et qu'ici il faut m'arrêter.

Cette œuvre qui vient de se clore est comme un poème en deux chants. Le chant guerrier pourra vieillir ; dans tous les cas, et quoi qu'on en dise, il sent la cartouche mâchée et la belle liqueur rouge heureuse de couler : ce chant là entonne la *Marseillaise* et excite le canon. L'autre, le chant plus intime, celui des légendes montagnardes, celui des maisons et des forêts, des visages épanouis, des yeux tristes, celui là est sûr de sa durée. Il a déjà donné de l'entrain à beaucoup ; il s'est fait leur cordial réchauffant et sain. Il en a charmé certains autres qui s'ennuyaient, console quelques-uns qui avaient mal. Il ne perd, en vieillissant, rien de sa mélodie et de son arôme ; il est plus près de nous que l'hélocrite, il se fait mieux comprendre que les exacts, mais pesants et tristes documents d'aujourd'hui ; il rafraîchit la pensée et berce l'oreille, donne de l'appétit et du courage, amuse et soutient ; ce serait un malheur s'il n'avait jamais existé, un malheur plus grand si nos fils n'en voulaient plus ; et je lui dois, pour ma part, tant d'heures exquises, que mon cœur en est tout baigné de rosée, et que ma mémoire en sent bon.

Charles Vuster

Paris, 1891.

AUX LECTEURS

En particulier à Mlle Joséphine Berthe, ou M. Joseph Pierre, est-ce que je sais, moi ?

Vous me mettez les points sur les I, les barres sur les T, et pourtant je n'ose me prononcer. Il faut pourtant que je sache ; j'y tiens mordicus... à mon titre de fille d'Eve.

Ne craignez-vous pas la réalité, dites vous. Nullement : et instinctivement je sens bien que je ne fais pas preuve de bravoure en ceci.

Que redouterai-je en réalité ? Si j'admire le beau sexe — le mien, je n'ai pas de réticence au moins, moi — ; j'éprouve un certain enthousiasme au sujet de l'autre. Cela doit s'appeler avoir à un haut degré l'amour des contrastes. Voilà de l'impolitesse, vraiment. Ne m'en veuillez pas, de grâce ! Que voulez-vous ? Impossible de refaire la langue française. Il est trop tard maintenant : C'est l'histoire du vieil arbre bien enraciné. Elle veut toujours avoir raison. Il est sûr qu'on m'instruit cette impertinence : ça devrait être une femme. Qui que vous soyez, vous êtes peu galant, allez. Et je vous prie de croire que j'ai un air de

circonstance, air de dignité blessée. Elle veut donc toujours avoir raison, et avec la meilleure volonté du monde vous ne l'en feriez pas changer. Persuadée... je veux être persuadée d'avance de leur insuccès, les femmes n'oseront jamais réclamer.

Trêve de plaisanterie.

Vous trouvez que les femmes canadiennes ayant des talents littéraires ne sont pas assez constantes. D'abord, sont-elles encouragées ? Pas du tout. Ensuite, pour être auteur, il faut du travail, beaucoup d'étude, par contre beaucoup de temps. Il faut en somme se faire une carrière de la littérature. Et la mission de la femme lui incombe trop, est trop grande, trop sublime par elle-même pour qu'elle en change volontiers. Les études littéraires menées à bonne fin sont incompatibles avec la surveillance d'une maison, la tendresse prodiguée aux enfants et à son époux. Il reste à la femme, qui comprend bien ses devoirs, juste assez de loisirs pour se tenir au courant des actualités ; pour développer son intelligence en faisant, entre temps, quelques saines lectures. Si, avant son mariage, elle n'a pas passé sa vie dans l'oisiveté ; en niaiseries — coquetterie banale ; — en futilité — chiffons et fichus de toutes les couleurs connues et inconnues — ce qui malheureusement est la plus grande préoccupation de presque toutes les jeunes filles ; — elle sera initiée aux choses de la littérature. Elle connaîtra le nom des classiques ; pourra dire un mot des contemporains ; Sully Prudhomme ne sera pas uniquement pour elle l'auteur du *vase brisé*. Elle saura qu'il a fait beaucoup d'autres poésies belles et perfectionnées ; qu'il n'est pas seulement un grand rêveur comme Lamartine, mais un homme profond ayant de la science. Et si vous me permettez une petite digression, je vous ferai jouir, en passant, d'un critique que je lis actuellement. "Nul poète ne nous fait comme Sully Prudhomme la délicieuse surprise de nous dévoiler à nous mêmes ce que nous éprouvons obscurément. Il imagine des façons d'aimer où il y a tant de tristesse, des façons de se plaindre où il y a tant d'amour, et trouve pour le dire des expressions si exactes et si douces à la fois que le mieux est de céder au charme sans tenter de le définir. N'y a-t-il pas une merveilleuse invention de sentiment dans ces stances exquises".

Si je pouvais aller lui dire :
" Elle est à vous et ne m'inspire
Plus rien, même plus d'amitié ;
Je n'en ai plus pour cette ingrate.
Mais elle est pâle, délicate...
Ayez soin d'elle par pitié !

" Ecoutez-moi sans jalousie
Car l'aile de sa fantaisie
N'a fait, hélas ! que m'effleurer.
Je sais comment sa main repousse
Mais pour ceux qu'elle aime elle est douce
Ne la faites jamais pleurer !... "

Je pourrais vivre avec l'idée
Qu'elle est chérie et possédée
Non par moi, mais selon mon cœur
Méchant enfant qui m'abandonne,
Vois le chagrin que tu me donnes :
Je ne puis rien pour ton bonheur.

Concluons : Voilà, à quelque chose près, le seul bagage littéraire, scientifique qu'il soit permis à la femme de posséder. Et avec ça pensez-vous qu'il soit possible de devenir écrivain, de faire une œuvre suivie. Le cas peut tout au plus exister dans le célibat ? Et encore faut-il que la vieille fille n'ait pas de petits neveux orphelins.

J'ai l'honneur d'apprendre au public, par le *Recueil littéraire* — revue s'acheminant vers l'illustration — que je viens de coiffer le traditionnel bonnet de sainte Catherine, que je reste dans la sainte phalange.

Catherinienne ; que certains intérêts, tout matériels, hélas ! viennent m'infiltrer le feu sacré je deviendrai peut-être auteur. Pour le moment, je ne me crois ni les talents, ni la science, ni les capacités qui font les bons écrivains.

Marie Laure